

Ceci est un écrit que j'avais perdu et qui complète un chapitre de « EL PROCU » (La plaidoirie). Vous noterez les voies parallèles de l'homme et de la femme, qui sont sur les mêmes rails et qui arrive au même résultat qui s'inscrit finalement dans leur histoire. Ils ne pourront pas arrêter leurs propre progression dont ils n'auront même pas conscience. J'ai actuellement écrit deux autres chapitres sur EL PROCU, dont le final, que je vais faire paraître sous peu.

---

Jean le gendarme va en vacances chez sa mère à la campagne. Sa mère garde une jeune orpheline depuis deux ans. Lorsque Rolande est venue habiter chez elle, c'était une gamine de la ville, malingre, sans fesses, ni têtons. Mais une vie saine et l'air de la campagne en avait fait une fille qui était devenue solide. Elle avait maintenant près de seize ans, mais elle faisait bien plus que son âge. Si on ne s'attardait pas à son visage sans relief et aux yeux éteints, car elle baisait la tête écrasée par la vie, mais seulement aux lignes de son corps, on avait en face de soi une futur femme en bouton prête à éclore, aussi Jean, qui n'était pas venu depuis plusieurs mois chez sa mère, avait eu la surprise de découvrir Rolande. C'était une gamine transformée en adolescente avide de savoir et de vivre sa vie.

Une vieille du village a de suite pensé que la nature est plus forte que les humains et faire attention qu'un ange paillard ne passe dans le village... Le gendarme sans faille va connaître la tentation, et la fille la séduction qui brise toutes les défenses. Je ne sais pas encore, si c'est consciemment ou inconsciemment que Rolande va jouer son rôle, ça sera peut-être au fur et à mesure qu'elle prendra conscience du pouvoir de la femme sur l'homme, en laissant son corps faire sa vie comme à chaque femme qui dirige le monde

#### Scénario

Jean est venu en vacances chez maman au mois de juillet... C'est la révolution chez elle. Rolande a toujours été prise pour un (paquet) qui était là pour quelques temps, en attendant qu'on l'a change de lieu et qu'à dix huit ans, elle se débrouille. Elle était comme une (bonne de maison) pour la maman de Jean et à temps perdu elle tricote ou fait de la broderie. Quelques fois, elle va à la bibliothèque de la commune emprunter un livre de l'histoire de France où elle est devenue très forte... Je passe pour les études...

Pendant quelques jours, la vie s'était organisée autour de Monsieur Jean, qui un jour a dit :

- Rolande, tu veux venir faire un footing demain matin ? C'est bon pour la santé...
- 
- Je veux bien, si Madame l'accorde...
- 
- Ca te dégourdira ma petite a répondu la maman. Tu es tellement molle de nature  
Ça ne peut que te faire du bien.

Le lendemain matin nous sommes partis, moi ayant mis un short et des baskets que je mettais à l'école. Il avait constaté que je n'étais pas un garçon efflanqué qui courait avec lui. Des jambes du short sortaient deux puissantes cuisses à la blancheur de lait caractéristique des rousses. Ma

silhouette était devenue un peu lourde, aux seins ballotant à chaque foulée (je lui rappelais sa tante Jeanne, dont le fantôme l'avait visité de nombreuses fois dans son lit d'adolescent). L'après midi avec sa maman, il nous a emmené au bord de la rivière. Sa vision du matin avait été confirmée en constatant que les rondeurs entrevues étaient bien présentes et placées où il fallait.

Il faisait très chaud en ce début d'après midi, aussi dès que le temps de digestion avait été respecté, L'homme étaient entrés dans l'eau et avait dit :

- Elle est bonne !

Rolande avait répondu :

- Elle est froide.

Leur conversation était hachée. Ils étaient tellement loin l'un de l'autre : « l'âge, l'instruction, le milieu et le métier, leur devenir... ». La seule chose qui pouvait les rapprocher était leur complémentarité. Lui était un athlète, elle était engoncé dans son personnage de « les filles ça se tient, les filles ça fait pas ça, les filles ça fait comme ça... ». Mais une fille ça peut apprendre à nager et alors...

- Cherche simplement à flotter.

Il avait passé sa main sous son cou pour qu'elle n'avale pas d'eau et son autre main lui soutenait les cuisses. Il ne se souvenait pas d'avoir une seule fois dans sa vie été en contact avec une chair aussi ferme et souple d'une fille.

- Demain, on va aller vers le grand trou, je veux voir avec des lunettes que j'ai apportées, comment le fond est vraiment fait.

Puis, il a plongé en apnée et est resté un long moment au fond de l'eau. Lorsqu'il est ressorti, elle lui a dit.

- J'ai eu très peur.

- Peur de quoi ?

— J'ai eu très peur que tu te sois noyé.

— Ce n'est pas la première fois que je plonge, il n'y a pas de risque, il y a à peine trois mètres de fond.

- C'est bien assez pour se noyer.

- Ne t'inquiètes pas, j'ai l'habitude.

- N'empêche que l'eau, c'est toujours dangereux.

— En fait, tu as eu peur de ne plus me voir ?

— Oui ! Vous êtes la première personne qui ne me regarde pas, comme si j'étais une « gourdasse ».

— Personne ne te regarde comme une gourdasse, tu te fais des idées.

Une analyse rapide dont il avait l'habitude, lui avait fait découvrir, qu'elle devait avoir une raison ? Les gens, y compris « sa mère » la prenaient pour "une pauvre petite, pas bien fine, même un peu bécasse, empotée avec sa poitrine pas de son âge". Les gens disaient "c'est une pauvre fille, ça fra rien dans la vie, quand elle aura l'âge elle ira bien pour s'occuper des couches (les cochons) et des oies ». Jean ne la voyait pas comme ça. Elle avait dans le regard éteint par les rebuffades, un quelque chose qu'il avait surpris à plusieurs reprises... Un quelque chose difficile à définir. Si ! Peut-être de l'espoir ! Une petite lucarne s'était ouverte vers l'avenir. La philosophie de laisser le temps au temps, de laisser passer les nuages, sachant que le soleil viendrait immanquablement un jour et qu'elle aurait sa part de bonheur. Elle n'allait pas à sa recherche, n'ayant pas de liberté, elle l'attendait... Et, il approchait peut-être à grands pas.

Elle était allongée au bord de la rivière, à l'ombre d'un arbre, sur sa serviette de bain, tournée légèrement sur le côté, les yeux fermés, les lèvres à peine entrouvertes par qu'un imperceptible sourire de bonheur laissaient entrevoir... plutôt deviner la chair rose et humide de la bouche. Le regard de Jean s'était posé à la jonction des deux jambes. Il n'avait pas souvenir d'avoir vu le sexe d'une femme se marquer autant sous un maillot de bain encore mouillé. Celui de Rolande était dans cette position plus visible que si elle avait été nue. Le tissu marquait une ligne qui délimitait les cuisses par rapport au bassin et faisait saillir la vulve. Le maillot était tellement tendu qu'un sillon séparait son corps en deux. Quelques poils roux sortaient de part et d'autre de l'entre jambes. Jean avait senti venir une érection devant ce tableau où se mêlait l'innocence et l'érotisme.

Il était satisfait que cette vue le fasse bander. Il n'était pas obsédé par le sexe comme certains de ses collègues qui en plaisantaient souvent. Ce qui l'avait amené quelques fois à se poser des questions: « avait-il une forme d'impuissance » ? Qu'il masquait par sa volonté et son travail. Ou sa timidité l'empêchait-elle d'établir des contacts avec des femmes ? Il avait bien eu quelques expériences... Avec des femmes qui appelaient le « gendarme » sous divers prétextes et minaudent pour se faire enlever un PV et en récompense cédaient au charme de l'uniforme. Quelques rapports aussi avec des prostituées. En fait, il avait de temps à autre baisé, mais jamais flirté ou fait l'amour.

Pour lui, les relations sexuelles normales, propres et saines, c'étaient la pulsion de l'homme qui se glissait entre les cuisses de la femme, qui acceptait de le subir pour de multiples raisons, mais toujours pour en tirer un avantage. La femme cédaient sous des milliers de prétextes.

Les motivations des femmes, ce n'était pas son problème personnel. Ca devenait le sien lorsque la femme venait se plaindre au gendarme d'avoir été insultée, brutalisée ou violée. Il n'avait jamais pensé, qu'une femme pouvait se donner pour le plaisir de se sentir « femme » et de rendre un homme "homme" et la faille fragile de Jean était là...

Pour le reste, la lecture de ses dossiers de cœur l'aidait dans ses plaisirs solitaires. Bien sûr, un jour il faudrait penser à se marier et fonder une famille, mais il avait seulement trente deux ans et s'il suivait l'exemple de son père, il prendrait femme à trente cinq ans et avec une jeune fille pour la dresser à sa guise. Pour le moment, il fallait qu'il pense à ses galons et à se constituer une bonne retraite.

Pour en revenir au présent, il était satisfait de constater que la vue d'une vulve lui avait fait de l'effet sans que son imagination soit en cause. Une pulsion naturelle à l'état pur et sans fantasme. C'était une réponse satisfaisante à la question qu'il se posait sur sa virilité. Rolande ne lui avait pas inspiré des pensées cochonnes. Non ! C'était physique... il avait bandé au voyant une vulve gonflée. Il était donc normal, que demander de plus...

Le lendemain... Ils couraient ensemble à petites foulées depuis un moment, lorsqu'un petit cri de

douleur de Rolande l'avait fait se retourner :

- Qu'est-ce qui t'arrive ?

- J'ai une crampe.

- C'est rien, c'est le manque d'habitude. Je vais te masser pour libérer ton muscle. Mais c'est à quel endroit tu as mal ?

- C'est là... juste au dessus du genou, à l'intérieur de la cuisse, je suis comme paralysée.

- Ne dis pas de sottises !

Il la massait consciencieusement, n'osant pas faire monter sa main trop haute entre les jambes. Bien entendu, il aurait dû aller jusqu'à l'aîne, mais il avait peur de provoquer la réaction de pudeur de Rolande et qu'elle pense qu'il en profitait pour la tripoter. C'est elle qui en toute simplicité avait dit:

- C'est bloqué plus haut, c'est toute la cuisse qui me fait mal maintenant.

Il avait fait glisser sa main plus haut.

- Oui ! Là ! Je sens que ça me fait du bien. Oui ! C'est bon ! Ca me soulage. La douleur disparaît lentement, continu, là en haut, ça me libère, ça me fait du bien.

Cette confiance, cette simplicité était émouvante. Elle ne se rendait pas compte qu'un autre homme que lui, dans de semblables circonstances et devant sa naïveté, aurait peu se saisir de son sexe et lui faire des choses... L'image et le souvenir du renflement sous le maillot de bain était revenue subitement à l'esprit de Jean, il ne savait pas pourquoi ? L'érection qui l'avait surpris l'autre jour était subitement revenue. Bien sûr Rolande n'en avait pas conscience et semblait tellement innocente, tellement confiante, sans grande pudeur, mais n'était ce pas le signe qu'elle ne voyait pas de mal à ce qu'un homme lui touche les cuisses...

La grotte

Jean avait promis à Rolande de lui faire visiter sa grotte secrète, que même sa mère n'en connaissait pas l'existence. Ils étaient arrivés à l'entrée d'une ouverture dans un éboulis de rocher caché par des arbustes. Jean avait écarté quelques branches pour que Rolande voie l'entrée de la grotte qui était sombre. Et pendant ce temps Jean, avait sorti de sa poche une bougie et l'avait allumée et prenant la main de sa compagne. Il avait avancé dans l'entrée de la grotte, mais peine franchi dans l'obscurité que Rolande lui avait secoué son bras qui avait éteint la flamme de la bougie et dans ce geste de frayeur, elle s'était jetée dans les bras de Jean pour y trouver protection. Ce dernier avait de suite dit en riant du geste de sa compagne :

- N'est pas peur, ce n'est pas profond mais c'est frais. Dans le temps, je venais souvent ici avec des copains, car c'est bien. Il fait tellement chaud dehors. Tu veux qu'on reste un moment ?

- Je veux bien, car il fait bien chaud au soleil.

— Comme, il faut un minimum de confort. Tu vas faire un peu de ménage et moi je vais aller chercher des fougères pour qu'ont ne soit pas directement sur la terre.

Il avait apporté plusieurs brasées de fougères et divers herbes et en avait fait comme un tapis.

Lorsqu'il avait jugé que c'était suffisant, il s'était assis dessus et avait fait signe à Rolande de faire de même. En silence, elle avait plié ses genoux et ramené sa jupe pour ne pas la froisser. Jean habitué aux opérations de survies, avait prévu de recouvrir les fougères par des herbes sèches pour améliorer le confort et éviter des traces de vert sur leurs vêtements. Ils étaient restés un long moment assis côté à côté en silence, comme pour apprécier le calme de ce lieu, dont ils n'étaient pas les premiers locataires. Ils devaient anticiper l'un et l'autre la suite logique de leur aventure d'hommes des cavernes.

Le problème était posé : un homme et une jeune fille seuls, une chambre et un lit, la nature, le soleil, la lourdeur du temps qui faisait prévoir un orage dans la soirée et puis...! Le décor était planté, les acteurs en place, les trois coups allaient retentir et Jean s'est tourné vers Rolande l'a prise par les épaules et l'a doucement fait glisser sur le matelas d'herbes doux comme un lit. Elle n'avait pas résisté, il avait passé son bras derrière son cou, pendant que son autre main lui prenant le menton, penché sur elle, il n'avait pu s'empêcher de dire : "comme tu es belle, ma petite Rolande". Il avait certainement raison, toute femme, même la plus ordinaire peut être belle un jour, c'est un problème d'époque, d'heure, de lieu, de circonstances. Elle offrait à la vision de Jean, son corps de jeune fille pure, souplement lovée par terre sur une couche d'herbes odorantes, dans la demie obscurité d'une grotte fraîche. Par son ouverture, comme par un hublot, on voyait la lumière violente du soleil qui ne pénétrait jamais à l'endroit où elle était placée entre lui et la lumière du dehors et ses formes se découpaient comme celle d'une déesse antique, avec des jeux d'ombres fantastiques. Son odeur de rousse, mêlée à celui des herbes parfumées l'enivrait.

Il était béni, aucun homme ne pouvait être plus heureux que lui en ce moment et il sentait que ce bonheur était partagé. Comme si Jean avait été habité par un autre, tout naturellement, il s'était penché un peu plus vers Rolande et avait posé ses lèvres sur sa bouche. Elle n'avait jamais pensé qu'il oserait un jour l'embrasser. Elle n'était pour lui qu'une gamine et elle le voyait comme un homme dans la force de l'âge. Bien sûr, elle l'avait surpris à lui jeter quelques regards troubles, dont elle n'avait pas compris le sens, ou il la touchait un peu partout au moindre prétexte qu'elle lui offrait. Il lui avait fait des massages, rectifié des positions de yoga, il avait même un jour aspiré sans émotion apparente le venin d'une abeille qui avait laissé son dard sur son sein. Mais, jamais ses gestes n'avait été des gestes déplacés ou d'amour comme ce baiser qu'il lui donnait sur la bouche à cet instant.

Elle lui avait offert sa bouche sans retenu. Elle ne pensait plus, son cerveau était hors circuit, seul son corps vivait et elle le lui offrait. Elle lui donnait tout ce qu'elle avait, car en dehors de son corps, elle ne possédait rien ou presque. Par ce premier baiser, il était devenu son maître. Il était le premier à la considérer comme un véritable être humain et digne d'un baiser. Jean, savait qu'il jouait avec le feu et que Rolande était mineure, mais, dans la vie parfois, il faut savoir prendre des risques, il en avait souvent pris dans son métier et il connaissait les limites à ne pas dépasser.

On peut jouer à l'amour avec des filles, et si ça reste un jeu, elles ne s'en plaignent pas, bien au contraire. Bien sûr Rolande aurait pu être presque sa fille, mais dans cette grotte hors du temps, il avait perdu ses marques et l'âge n'existait pas. Ce n'était qu'un jeu...

L'homme sentait qu'elle était proche de lui, qu'elle s'abandonnait en sa présence... Un sentiment de fierté et d'orgueil l'avait envahi. Pour la première fois, il prenait conscience de ce que flirter et toucher du bout des doigts « faire l'amour » voulait dire. Avec les femmes de rencontre il vidait ses burettes, avec Rolande c'était différent. Il n'allait pas abuser d'elle, il allait seulement la lutiner, jouer avec elle au jeu des caresses dont il avait toujours été privé et que bien sûr, elle n'avait jamais connu. Il devenait jeune avec elle et ils s'amusaient comme deux enfants.

Mais il la sentait fondre contre lui au fur et à mesure que sa bouche glissait le long de son cou en

l'embrassant ou en la mordillant. Il avait ouvert son corsage et tenté de sortir un sein de sa cage de tissu, mais en vain, les coquins étaient durs comme des pommes, trop pleins de sève. L'homme ne pouvait rester à l'arrêt devant cet obstacle et avait passé sa main dans le dos de Rolande où il pensait trouver une agrafe ou un bouton. Mais, il ne trouvait rien, alors elle lui est venu en aide. Mais elle aussi c'était nerveusement empêtrée dans ses vêtements en même temps qu'il lui embrassait les seins, alors elle avait tout quitté : soutien—gorge et corsage, montrant ainsi qu'elle acceptait ses caresses sans retenu.

Il était resté sans voix devant ce geste d'offre et de soumission. Elle avait semblé lui dire : "prends les, je te les offres..." Il les avait admirés, caressés, léchés, sucés... C'était le premier acte. Ils savaient l'un et l'autre que le rideau devait se baisser dans un moment. Mais, qu'il fallait avant de trouver une solution, avec son mal aux testicules provoquait par une érection qui durait depuis bientôt une heure et elle un feu entretenu entre ses jambes depuis le premier baiser. Sans pouvoir dire comment cela s'était fait, Jean c'était trouvé entre les cuisses de Rolande. Comme pour se protéger et ne pas lui laisser ce champ libre, elle l'avait pris dans ses bras et collé sur son ventre. Il avait senti leurs sexes venir en contact, malgré les étoffes du pantalon et de la jupe. D'une voix plaignante et dans un souffle elle avait dit :

— Jean, ayez pitié, je me sens toute drôle et suis sans défense.

- Tu ne risques rien. Je ne te ferai pas de mal.

En disant ses mots, il avait pour marquer sa volonté écrasé sa verge sur le pubis de Rolande. Ils avaient ressenti la douleur de la pression ensemble, pour lui cela avait été la geste du forçage, de pénétration brutal et de libération pour les deux. Elle s'était sentie fendu en deux comme par un coin en bois, en l'attente de son éclatement définitif. Puis, il avait relâché sa pression et effectué un va et vient dans la vallée que Rolande avait progressivement ouvert pour loger la chose dure de Jean. Elle n'a pas été longue à avoir la sensation de se sentir empli de Jean et à délirer de plaisir :

- Oh, oui ! Oh, non ! Non ! Non ! Jean pas ça ! Pas ça ! C'est trop bon ! Encore ! Encore ! Plus vite, plus vite...

Lui aussi, s'était laissé emporter par les sensations et leur plaisir partagé qui sourdait entre leurs deux corps.

- Tu me rends fou. Ton ventre, tes paroles, ton odeur me grisent.

Le plaisir de Rolande est venu en premier. Elle avait fait subitement un silence comme si elle entendait un cri qui venait de loin... du passé... un cri de ses grand-mères, son corps subitement paralysé, tendu, elle avait regardé Jean dont le regard était perdu, ce dernier avait laissé son mouvement en suspend, il ne savait plus où il était... Les yeux révulsés de Rolande s'était comme attaché à Jean en frottant son sexe contre celui de son compagnon en poussant les sortes de soupirs d'agonie de « la petite mort ».

C'était le détonateur pour lui aussi, qui à longues giclées avait envoyé sa semence dans son slip. Sous le coup de la surprise du plaisir inattendu qui les avait surpris comme la foudre, ils étaient restés un long, très long moment sans bouger. Puis, Jean s'était dégagé, comme à regret de l'emprise des cuisses où il avait trouvé son plaisir. Il était maintenant sur le dos, le regard songeur. Rolande le voyant avec l'allure d'un gamin pris en faute avait voulu le remercier en disant :

•  
- Mais qu'est ce tu m'as fait, ça m'a fait presque peur, car c'était tellement bon et inattendu. Je ne savais pas qu'on peut faire comme ça aussi.

-Tu ne m'en veux pas ? Je n'aurai pas dû faire ça avec toi.

- Je ne t'en veux pas, j'en suis même très heureuse. Les filles, elles disent que les hommes c'est des brutes quand ils font des choses aux filles, qu'ils n'ont pas de douceur. Je sais, que toi au moins, tu es doux, pas méchant et même que tu m'as respecté et que je t'aime bien. Ce n'était pas triste, tu sais... C'était même bien et même bon. Je ne savais pas que ça existait et je suis contente ce que tu m'as fait découvrir.

- Tu ne comprends pas, ce qui me souci, c'est que tu es trop jeune pour faire ce que l'on a fait. On ne peut pas faire ces choses avant vingt ans.

- Tu n'as pas fait ça, avec des filles qui n'avait pas vingt ans ?

- Les hommes, ce n'est pas pareil, avec les copains on est entraîné à aller voir des putes pour se soulager. Tu sais ce que c'est que les pûtes ?

— Oui ! Tout le monde le sait. Je suis peut-être indiscreète, mais toi : est-ce que tu l'as déjà fait avec des filles, comme avec moi ?

En disant ses mots, c'est elle qui l'avait pris par le cou et embrassé à pleine bouche. La grotte était à presque une demi-heure et lorsqu'ils étaient rentrés ils étaient parfaitement remis de leurs émotions.

(Les étoiles filantes)

Jean l'avait surprise pendant qu'elle s'occupait des lapins dans un appentis derrière la maison, en la serrant dans ses bras et en soulevant sa poitrine tout en l'embrassant dans le cou.

— Laisse moi, ta mère pourrait nous voir.

~ Ca ne risque rien, elle lit son journal et c'est un moment sacré.

— Ce n'est pas bien, ne m'emprisonne pas comme tu le fais.

- Je ne t'emprisonne pas. J'avais seulement envie de te serrer contre moi.

Elle était renversée en arrière, le cou offert à la bouche gourmande de Jean, dont la main avait glissé sur son ventre à la recherche de l'endroit où La veille il lui avait extrait son plaisir. En sentant cette caresse précise que bien sur elle désirait, mais qu'elle devait refuser suivant les usages. Rolande s'était retournée et tout en lui faisant face avait dit:

- Soit sage, ici nous ne sommes pas dans la grotte.

A cette évocation, Jean l'avait poussé contre une maie basse et avait appuyé son ventre contre le sien. Elle n'avait pu gue dire :

- Mais ! Mais ! Qu'est ce que tu fais, laisse moi...

Il ne l'écoutait pas et avait couvert sa bouche avec la sienne, en même temps que pliant ses genoux, il s'était fait un passage entre ses cuisses, pour, comme la veille il puisse établir un contact entre leurs deux sexes. Elle ne disait plus rien, curieuse de voir si le plaisir rencontré par hasard dans la

grotte pouvait se renouveler. Au début, elle n'avait senti que la boursouffure de la braguette sur son sexe, puis la chose dure avait glissé et repris sa place comme l'autre fois et les sensations étaient rapidement revenues. En moins de cinq minutes, tellement leurs désirs étaient grands, que le plaisir les avait emportés.

+++++

La journée avait été très chaude et la nuit magnifiquement étoilée. La mère avait sorti son fauteuil paillé et mis sur ses épaules son éternel châle noir, bien entendu tricoter de ses mains. Jean et Rolande s'étaient installés sur le banc en bois, chacun avec une couverture de l'armée sur le dos et retombant sur leurs genoux pour se protéger de la froidure du soir, malgré que nous soyons à l'ombre du tilleul. Nous surveillons la chute des étoiles filantes et Jean faisait ses commentaires sur les merveilles du ciel. Il me faisait découvrir les constellations et disait que les savants affirmaient qu'il y avait autant d'étoiles dans le ciel que de grains de sable sur toutes les plages des océans de la terre réunies.

Ce genre de conversation endormait la mère qui avait l'habitude de se coucher comme les poules. Au bout d'un certain temps, elle était partie se coucher les laissant seuls. Pendant la présence de la mère, Jean et Rolande avaient gardé leur distance tout en jouant avec leurs mains sous les couvertures.

En fait, ils étaient très peu visible enveloppés dans le tissu kakis et usé de l'armée, mais il ne fallait surtout pas éveiller la méfiance de maman. Qui croyait son fils pur et même puceau. Elle se le réservait en exclusivité, comme elle le lui avait dit souvent, pour une jeune fille vierge (cela avait été son cas) Lorsque le moment serait venu, de penser à avoir des petits enfants.

Ce qui n'avait pas empêché leurs mains de jouer sous les couvertures. Au bout d'un moment, celle de Jean s'était même enhardie et avait tiré sur la jupe de Rolande pour la faire remonter, jusqu'à ce qu'il sente la chair nue sous ses doigts. Ne recevant pas de message ou de refus, ses doigts avaient lentement progressé jusqu'à prendre contact avec le tissu de la culotte. Dans un souffle Rolande avait dit :

- Sois sage ! Ta mère pourrait nous voir.

C'était comme un massage que Jean avait eu vite décrypté. En clair cela voulez dire "sois sage pour le moment, car je n'ai pas la force de te refuser quoi que ce soit".

- Avec toi à mes côtés, je ne peux pas être sage. J'ai trop envie de te toucher. En plus de te toucher, je rêve de te voir nue, sous la clarté de la lune.

- Oh ! Le vilain garçon ! Aucun homme ne m'a jamais vu nue.

Elle s'était vue et elle s'était trouvée belle. Si son visage était presque curieux avec ses taches de rousseur, son corps lui était d'une beauté rare. Des formes toutes en courbes, très formée pour son âge, mais des seins parfaits, un petit coussin sur le ventre et des fesses rondes et charnues en prolongement de cuisses longues et bien faites, une vraie statue à la chair très légèrement rosé, comme un bébé. Les belles choses ne doivent pas toujours rester cachées, elles sont faites pour être admirées. En réponse, elle avait posé sa main sur celle de Jean et l'avait serrée. Il avait pris ça pour un acquiescement. Ils devenaient de plus en plus complices. Elle était curieuse de ce qu'il oserait faire, alors que de la fenêtre de sa chambre si sa mère ne pouvait les voir, cachés par le feuillage du tilleul, elle pouvait les entendre. La réponse n'avait pas tardé, la main de Jean chargeait de celle de Rolande formant comme une tortue, avait glissé lentement en direction du ventre de cette dernière



et avait atterrie sur sa culotte. Elle était restée un moment immobile, puis un doigt c'était détaché et avait essayé de séparer en deux sa vulve qui ne semblait pas refuser ce contact. Cette caresse semblait trop douce à Rolande qui avait subitement écrasé le doigt sous les siens.

Jean n'aurait pas cru qu'une fille aussi jeune, ait un sexe aussi gonflé de désir et qu'elle soit aussi docile et avide de sensations. Modestement, il se disait : "je manœuvre bien, je sais m'y prendre avec elle, je fais ce que je veux, elle consent à tout, dès que je la touche elle devient chaude comme de la braise, je dois avoir un don ». Il se sentait gonflé comme un paon et sauf maladresse, il allait passer du bon temps pendant ces vacances.

Mais, une partie du plaisir n'est-il pas dans l'attente ? Il était persuadé maintenant qu'il pouvait en faire ce qu'il voulait. Mais, bien entendu, il fallait qu'elle reste pucelle. De ce côté pas de problème, il était sûr de lui. Il avait poursuivi sa progression et réussi à passer un doigt sous la culotte de Rolande qui avait pris insensiblement la position la plus favorable pour s'offrir aux caresses de Jean. Elle faisait le dos rond, les genoux légèrement écartés et soulevés, car elle avait les jambes en appui sur les pointes des pieds.

Il avait senti sous ses doigts encore inexpérimentés un petit bouton et avait entendu Rolande dire dans un souffle : « Oui ! C'est là ! C'est là... ". Il avait continué sa caresse et elle avait ajouté: "oui ! C'est bon ! C'est bon là... ». Puis, il l'avait senti jouir en silence, en même temps que ses doigts s'humectaient de Ce qu'il avait dénommé un moment plus tard : "plaisir de femme". La main de Rolande avait serré entre ses cuisses celle qui venaient de lui donner son plaisir, comme pour la garder pour elle seule et en même temps disculper Jean de ce qu'il venait de faire... tout en chuchotant avec un faux air de reproche:

- Qu'est ce que tu m'as fait ? Il ne faut pas me faire ces choses... Mais, c'est tellement bon que je ne sais plus où je suis. Tu es un sorcier pour faire sortir de mon corps ces sensations qui me donnent autant de frissons.

Jean s'était une nouvelle fois senti gonfler comme un paon et avait répondu, avec un air de fausse modestie:

- C'est naturel, c'est la nature qui commande tout, il suffit de l'aider et d'être un peu doué...

En allant se coucher, ils avaient continué de parler des constellations et des étoiles filantes sur le ton de la conversation, Rolande disait :

- Je l'ai vu, elle était belle, j'aurai aimé qu'elle m'emporte avec elle dans l'univers. Jean répondait:

- La nature ne peut cacher indéfiniment ses secrets. Ils se dévoilent lorsque le temps est venu à ceux qui sont prêt et capable de les voir et de les comprendre. Il faut lire les livres sur l'astronomie, demain je te prêterai un très beau livre de collection de mon père.

La journée du lendemain s'était passée en activités divers, le soir la chasse aux étoiles filantes avait repris. Jean n'avait pas tardé, malgré la présence de sa mère, à glisser sa main sous la jupe de Rolande, qui avait en prévision de ce contact mis une de ses culottes la plus détendue. Le contact avec les doigts du prédateur et la toison de sa victime avait été rapidement établi. Jean, continuait de donner le change en parlant de l'univers, des étoiles, du ciel... C'était comme une chanson de geste lorsqu'il avait dit :

- Les hommes se sont répandus sur toute la terre. Ils sortirent des forêts pour s'établir dans les vallées fertiles... (Son doigt s'était glissé entre les lèvres du sexe de Rolande déjà humides...).

Lorsqu'il avait dit: "les hommes labouraient le sol de leurs mains". Au passage un doigt recourbé avait creusé en douceur et cherchait l'entrée du souterrain qu'il rêvait d'explorer. Comme emporté par son lyrisme, il déclama :

- Les hommes pénétraient dans les grottes inviolées...

Mais lui, ne perdait pas son temps. Il venait de trouver l'entrée de la grotte de Rolande et son doigt avait tenté d'en forcer le passage. Immédiatement, elle avait bloqué son doigt dans la fourche formée par son pouce et son index et l'avait contraint d'abandonner tout esprit de conquête.

A regret, mais sans insister, Jean était revenu à de plus sages caresses, qui n'avaient pas tardé à porter leurs fruits, puisque Rolande, avait dans la plus grande discrétion pris son plaisir. La mère n'avait pas tardé à aller se coucher et la main de Jean était revenue reprendre le siège de la vulve de Rolande.

Après avoir subi, un long et délicat lutinage, elle n'avait plus repoussé le doigt de Jean lorsqu'il avait marqué son intention d'explorer plus à fond les mystères cachés entre ses jambes. Avec toute la délicatesse dont il était capable, partant du genou, Jean avait fait remonter sa main à l'intérieur de la cuisse de Rolande, jusqu'à ce qu'elle arrive à une sorte de mamelon broussailleux et touffu, qu'il avait franchi pour atteindre finalement une vallée humide. Suivant la déclivité, ses doigts avaient glissés jusqu'à ce que son majeur trébuche dans une sorte de piège glissant où sa première phalange n'avait pu aller plus loin. Rolande avait tressailli en faisant Oh ! Oh ! de surprise, mais n'avait pas marqué d'opposition à ce qu'il faisait.

Lentement, avec une très grande délicatesse, comme doué d'intelligence le doigt avait poursuivi sa course et s'était enfoncé lentement, comme un spéléologue, dans une cheminée glissante. Lorsqu'il l'avait totalement examiné, il était resté un moment sans bouger, en attente des réactions de Rolande. Qui s'était contenté de dire : "doucement, doucement, c'est bon, tu sais..". Il n'avait pas répondu, mais esquiva quelques mouvements, semblant s'orienter et chercher quelques choses. C'était trop pour Rolande, qui avait joui en faisant rouler son ventre autour de l'axe représenté par le doigt à l'entrée de son ventre. C'est lorsqu'il avait senti qu'elle revenait au calme, il avait retiré son doigt lentement, comme l'aurait fait à reculons, un serviteur devant un prince. Jean n'en revenait pas. Elle jouissait du clitoris et même de l'entrée du vagin, avec autant de facilité de l'un comme de l'autre. Sa petite expérience ne lui avait fait connaître que des femmes rétives et des "Peines à jouir". Il découvrait avec Rolande, une vraie femme, simple, sensuelle et pour qui le plaisir était le résultat logique des caresses données et acceptées. Jean ne disait mot.

Rolande le calme revenu dans son corps, avait laissé comme un manque le plaisir qu'elle avait eu ou qui semblait incomplet. Lorsque Jean la caressait elle avait son plaisir. Mais lui ? Lorsqu'il se frottait contre son sexe, il semblait l'avoir aussi, mais c'était peu par rapport à elle.

Intuitivement dans sa tête, pour s'excuser de son égoïsme et se faire pardonner, elle parlait à la chose dure placée entre les jambes de Jean, qu'elle avait senti à plusieurs reprises écraser sa chatte et qui par sa pression et son frottement lui avait apporté son premier plaisir:

- Excuses moi, tu as peut-être comme mon minou envie de caresses, mais je ne sais pas comment m'y prendre, enfin je vais essayer.

En se retournant vers Jean, elle avait posé dans le mouvement sa main sur sa braguette. La chose y était comme elle l'aurait fait à un chien, instinctivement elle l'avait caressé sur le tissu. Jean ne disait

rien. Elle s'était un peu enhardi et avait essayé par pression de ses doigts de découvrir la forme et les dimensions de la chose. Elle était agacé que le tissu l'empêche vraiment de se rendre compte... Mais presque timidement, Jean lui était venu en aide, en posant sa main sur la sienne pour la caresser dans un premier temps et en lui ouvrant sa braguette pour lui donner accès à son ventre dans un second temps. Tout se passait en silence, ils semblaient être sur une autre planète, d'où les étoiles devaient avoir la même clarté. Seul la main de Rolande était réelle et comme un rat d'hôtel fouillant les bagages de sa victime. Elle faisait l'inventaire des choses de Jean : un cylindre de chair, ferme, ferme comme un gros longuet de pain pas très cuit et encore tiède dont elle pouvait faire le tour avec l'anneau de son pouce et de son index et dont l'extrémité semblait se terminer par une prune de texture différente et d'un diamètre encore plus grand. Plus bas une sorte de sac à la peau plissée et contenant deux petites prunes. L'image d'un obusier lui était venu à l'esprit, « deux roues et un gros canon ».

A cette évocation un sourire lui était venu sur ses lèvres en pensant : "si c'est un canon, il doit lancer des obus"... Mais cette idée avait quitté son esprit lorsque d'une voix suppliante Jean lui avait dit :

— Caresse-moi, fais comme ça... et saisissant sa main, il lui avait montré le mouvement qu'il désirait. Depuis un moment, il était à bout. Aussi Rolande n'avait pu se méprendre lorsqu'il avait pris son plaisir en entendant son coeur battre la chamade dans le silence de la nuit et en émettant de curieux petits grognements qu'elle avait déjà entendu lorsqu'il se frottait sur elle. Le sourire lui était revenu, lorsqu'elle avait senti sortir par saccades, "les obus" sous forme de métal en fusion de l'extrémité du canon. Elle ne pouvait se méprendre, elle venait de lui donner son plaisir, différent du sien, différent de celui des femmes, mais son plaisir quand même.

Il avait quelques instant après qu'elle ait enregistré le dernier tir, il avait posé sa main sur la sienne pour l'empêcher de poursuivre son mouvement, en même temps que curieusement le cylindre se dégonflait et devenait flasque sous ses doigts. Dans un souffle, il avait dit :

- Merci ! C'était très bon ! Merci ! J'avais envie, tu sais...

Comme la veille, ils sont allés se coucher. Lui heureux d'avoir tenté de pénétrer la grotte secrète de Rolande et aussi qu'elle ait eu l'initiative de le branler, ce qui réglait en principe ce problème pour l'avenir. Elle se sentait devenir de plus en plus femme, elle allait se coucher avec deux plus de gagnés :

Le premier, elle avait joui du doigt de Jean dans son ventre et elle l'avait fait jouir simplement en frottant sa chose et il avait dit "merci"... Alors, il devait y avoir encore de bonnes choses à découvrir.

La statue Grec

Nous étions devant la caverne secrète de Jean.

— J'aimerais que tu te montres à moi comme une statue Grec, comme une œuvre d'art, celles que l'ont voit dans les musées.

- Non ! Ne me demande pas ça. J'aurai trop honte.

- Mais, tu as un corps magnifique, montre le moi, à moi tout seul.

- Non ! Ce n'est pas possible

- Alors, seulement un peu.

- Juste un peu ?

- Oui ! Un peu ! Remonte ta jupe, jusqu'à tes genoux.

Bien sûr, elle ne demandait qu'à se montrer devant lui. Pour dévoiler à ses yeux toute sa beauté cachée, beauté qui serait toujours invisible au commun des mortels. Mais, elle ne pouvait pas se déshabiller devant lui et dire : « Regardes, regardes, sert toi, c'est gratuit aujourd'hui... ».

Non ! Il devait saliver Monsieur Jean, avant d'arriver à ses fins. Comme sous la contrainte, les yeux baisés, elle avait levé sa jupe jusqu'aux genoux et avait regardé Jean humblement. Heureux de son autorité, il avait poursuivi :

~ Plus haut ! Plus haut !

A nouveau, les yeux baisés, elle avait remonté sa jupe jusqu'à mi-cuisse et attendu de nouveaux ordres :

- Plus haut ! Encore plus haut... Je veux voir ton ventre.

Elle était devant lui, comme une danseuse de french- cancan, ses cuisses, sa culotte de coton et son ventre à la chair laiteuse. Jean avait la glotte bloquée par ce spectacle, auquel il n'aurait jamais pensé assister en privé. Il avait fini par dire :

— Oui ! Tu es belle ! Tu peux te montrer, comme tu es belle ! Rolande était heureuse de ce compliment simple et sincère et surtout qu'il sache apprécier ses formes. Il avait repris :

— Quitte le haut.

- Non ! Pas ça ! J'aurai honte...

— Tu n'as pas à avoir honte. D'ailleurs, je te connais par petits morceaux. Je connais tes nénés et comme je te l'ai dit, je veux te voir comme une œuvre d'art. Tu ne risques rien. Je ne vais pas te sauter dessus, parce que tu vas me montrer ta poitrine.

Après une longue réflexion, elle lui avait tourné le dos et avait laissé retomber sa jupe qui avait caché son ventre et ses cuisses et dans le mouvement elle avait quitté son corsage et son soutien-gorge. Fièrement, elle lui avait fait face, en disant :

— Monsieur est satisfait, Monsieur n'avait jamais vu cette pièce rare ?

Jean était sans mot devant ce spécimen de pure beauté et la bouche sèche, il avait dit :

— Je veux te voir toute nue. Tu es tellement belle que j'ai l'esprit troublé. Quitte ta jupe maintenant.

- Non ! Pas ma jupe.

— Tu le sais bien les statues n'ont pas de jupe, elles sont seulement vêtues de leur beauté.

Rolande sentait que ce qui allait se passer, ce serait irrévocable. Il ne pourrait la regarder sans en

être marqué pour la vie, mais à sa vue elle voulait ajouter son odeur de rousse.

- Je ne quitterai pas ma jupe, si tu veux me voir, quitte là toi même.

La sensation qu'il allait se brûler en s'approchant de Rolande avait retenu Jean un instant, puis il s'était comme jeté à l'eau, on se mettant à genoux à ses pieds pour dégrafer sa jupe.

Elle ne s'était pas trompée, son odeur l'avait comme étourdi, il avait posé sa bouche sur sa culotte à l'endroit de son sexe pour aspirer son odeur. Elle devenait la maîtresse de ce jeu, elle l'avait renvoyé en disant :

— Le vilain Monsieur, a osé s'approcher de moi. Reculer Monsieur, une statue se regarde de loin. Il s'était reculé et avait pu l'admirer. Elle était vraiment très belle. Sa culotte rompait l'harmonie des courbes, il fallait faire sauter ce dernier obstacle.

- Quitte ta culotte, une statue n'a pas de culotte.

- Oh ! Non pas ça ! J'aurai trop honte.

— Je veux juste t'admirer, je te promets de ne pas m'approcher, si c'est ça qui te fait peur.

• Tu jures de ne pas me toucher, si je quitte ma culotte et si je suis devant toi comme lorsque je prends mon bain ?

~ Je te le jure. Jo veux seulement te regarder. C'est un spectacle inoubliable auquel tu me convies, il serait gâché par un contact.

D'un geste décidé, elle avait saisi l'élastique de sa culotte et s'apprêtait à la quitter, lorsqu'il était intervenu:

— Il faut la quitter lentement, comme à regret, avec des gestes doux.

Elle avait de suite compris ce qu'il voulait. Instinctivement avec des gestes retenus, elle lui avait offert le spectacle d'une déesse de l'antiquité dont le souvenir lui est revenu l'ayant lu et vu à plusieurs reprises dans les livres de la bibliothèque... Dont les paroles les revenaient : « Oui ou non... Je la quitte ou je ne la quitte pas... » Avec des gestes mesurés, elle avait passé ses pouces de chaque côté de ses hanches en faisant glisser sa culotte jusqu'à ce que la raie de ses fesses se dégage, elle les avait tourné vers Jean, puis était revenu lentement de face où les premiers poils de son pubis étaient apparus. La gorge sèche, il avait dit :

- Oui ! C'est bien comme ça ! Encore plus lentement.

Millimètre par millimètre la culotte descendait et Rolande tournait, tournait. Au bout d'un moment le bout de chiffon avait quitté les fesses pour les cuisses et elle avait précipité le mouvement et la culotte était tombé sur ses chevilles où elle l'avait ramassé et avait mis dans les mains de Jean en disant :

- Je te l'a donne en souvenir.

Comme pour s'imprégner de ses formes, il avait dit :

- Merci ! Tu as vraiment un corps magnifique, on dirait celui d'une statue Grec. Ton corps est un chef d'œuvre de la nature dans toute sa pureté et tu as su me le montrer comme je le souhaitais. Non

pas comme l'objet de toutes les tentations, mais comme une oeuvre d'art. Merci! Merci du fond du coeur...

Jean savait que ce chef d'oeuvre allait se dégrader lentement. Que cette silhouette allait s'alourdir et que le temps faisant son oeuvre, elle deviendrait enrobée comme toute femme. Mais, il y a un temps pour tout et il avait vu, non il s'était empli de la beauté plastique de Rolande au présent et personne certainement ne pourrait en jouir comme il l'avait fait et pour lui elle ne vieillirait jamais.

Le frotti-frotta

C'était la nuit et la fête du pays...

Ils marchaient en se tenant par la main, mais au lieu de rentrer directement, ils s'étaient dirigés, comme s'ils avaient été attirés, vers un groupe d'arbres. A leur ombre complice, il avait pu la serrer dans ses bras et prendre ses lèvres à pleine bouche. Puis, il l'avait poussé contre le plus gros tronc d'arbre et avait écrasé son sexe avec le sien, au travers de leurs vêtements.

Pour le principe, elle avait résisté un instant lorsqu'il avait voulu ouvrir son corsage et libérer sa poitrine. Son expérience des femmes n'était pas très grande, mais Jean s'était rendu rapidement compte que Rolande perdait ses marques lorsqu'il l'embrassait dans le cou et lui gobait et suçait le bout des seins. Les baisers sur la bouche, tout au étant très agréables, n'avaient pas le même effet. Lorsqu'il embrassait sa poitrine, elle se renversait en arrière pour offrir à sa bouche gourmande ses deux seins gonflés comme des pamplemousses. Il avait fallu seulement quelques minutes pour qu'il la sente devenir plus molle, plus lourde dans ses bras et lui même la sentir entrer dans un état second qui distillait pour lui les effluves d'odeur de femme comme une récompense.

Sans qu'il en ait réellement conscience, sa main était descendue le long des hanches, puis des cuisses de Rolande seulement recouvertes d'une courte jupe d'été. Elle avait tressailli lorsqu'il avait dépassé le tissu et que sa main s'était posée sur la chair juste au dessus de son genou. Après comme un instant de repos, ses doigts avaient poursuivi leur course par l'intérieur en faisant en même temps remonter lentement cet illusoire vêtement féminin, qui s'il faisait obstacle en principe à toute intrusion par le haut, était ouvert à tous vents par le bas. Au bout d'un moment, il s'était écarté de quelques centimètres et avec ses deux mains, il avait fait remonter sa jupe jusqu'à la ceinture. Curieusement, malgré ce qui c'était passé jusqu'à présent, elle n'avait jamais été les cuisses nues à la face de lui. Il l'avait massé et admiré, il avait été entre ses cuisses, mais jamais encore la chair de ses cuisses n'avait été offerte à ses caresses amoureuses. Bien sûr, lui, avait toujours son pantalon et leurs peaux ne se touchaient pas, mais un obstacle venait d'être supprimé entre eux et elle avait immédiatement senti sa verge s'appuyer contre sa vulve moulée par sa culotte.

Il lui avait caressé longtemps les cuisses à la peau merveilleusement douce tout en continuant ses baisers sur toutes les parcelles découvertes. Pour le sexe, il faisait durer le plaisir et passait seulement sa main, sur le tissu qui le recouvrait. Elle se tortillait et soulevait sa jambe pour donner du mou et faire bâiller sa culotte aux élastiques largement détendus, montrant ainsi qu'elle désirait qu'il passe dessous. Mais, il la tenait en main comme une jeune pouliche, et lui montrait qu'il était le maître de son plaisir et qu'elle atteindrait la jouissance suivant son bon vouloir.

Subitement, leurs cœurs s'étaient mis à battre plus fort. Quelqu'un approchait, il ne fallait pas qu'ils soient vus ensemble dans la nuit et dans ce petit bois. Sinon, les gens pourraient jazer... Mais, c'était trop tard pour partir, il valait mieux ne pas bouger et essayer de passer inaperçus. En fait, c'était un couple d'amoureux qui comme eux avaient cherché un coin discret. Ils ne distinguaient que leurs

silhouettes, sous le silence de la nuit ils entendaient parfaitement leur conversation apportée par une légère brise soufflant dans leur direction. La fille disait :

- Non ! Pas ce soir, on n'a pas le temps ! Ma sœur va se demander où je suis passée.

- On fera vite !

— Dis plus-tôt que tu veux te soulager.

— Mais non ! Je veux te faire plaisir.

~ Non ! Je ne veux pas. Je tacherais ma robe avec l'herbe.

— Tu n'as qu'à la quitter et je mettrai ma veste par terre.

— Tu as réponse à tout, c'est un vrai coup monté.

- Mais non ! Tu sais bien que je t'aime et qu'on va bientôt se marier, alors pourquoi se priver. Tu aimes bien que je te la mette, alors pourquoi faire des histoires.

— Tu es marrant toi ! J'aime un peu de confort et qu'on ait son temps pour se faire des mamours...

Ils parlaient, mais ne faisait pas que ça, de longs silences, ils marquaient les moments où ils échangeaient de profonds et voluptueux baisers, si l'on en jugeait par les soupirs qu'ils poussaient. Pendant ce temps, Jean ne restait pas inactif. Il avait passé derrière les fesses de Rolande, qu'il avait longuement caressées. Elle avait joué le jeu de la résistance en retenant son poignet lorsqu'il avait voulu faire passer ses doigts sous l'élastique de sa culotte, puis elle avait semblé céder, comme vaincue par son obstination. Alors, la main avait glissé, pour le plaisir de toucher la peau et retrouver la douceur de soie de ses fesses toutes en rondeur. Ils étaient immobiles délicieusement bien d'être ensemble, serrés l'un contre l'autre.

Pendant ce temps : les amoureux semblaient pris par le temps, la fille après une dernière hésitation avait quitté sa robe et le gars avait étalé par terre sa veste la doublure côté sol. La fille s'était couchée par terre et le gars était venu se placer entre ses jambes, le pantalon descendu sur les chevilles.

Jean et Rolande retenaient leur souffle. Certainement qu'ils n'auraient jamais pensé assister un jour à ce genre d'exercice. Ils étaient condamnés à ne pas bouger et à regarder en spectateur discret et silencieux le second acte qui déjà avait débuté. La fille disait :

- Va doucement ! La dernière fois, tu m'as fait mal...

— Je fais doucement. Mais toi, laisse-toi bien aller. Là mets tes talons sur mes mollets.

— Ça m'a fait drôle ! Je me sens toute ouverte, comme si j'étais fendue au deux. Tu ne vas pas profond, j'y crains...

- D'accord ! Juste au bord pour commencer, après tu me guideras.

- Ah mon chéri ! Qu'est-ce que tu me fais faire. Tu feras attention pour le petit, j'en veux pas encore. Après, tu m'en feras un, pas vrai ?

— Oui ! Bien sûr ! Même deux ou trois.

- Ah ! Je sens qu'elle rentre. Ah Oui c'est bon ! Elle est brûlante et dure comme du bois. Ah ! Je sens que tu avais envie ?

— Tu le sais bien, mais toi aussi, tu es toute trempée. Tu l'as voulu un peu plus profonde.

- Oui ! Un peu plus, mais doucement... Oui ! Comme ça

Encore plus ! Aaah ! Ouhiii ! Mets la toute... je la veux, je la veux toute. Ouhiii ! Comme ça... mais doucement...

— Ah ! Oui ! Prends la ! Prends-la toute...

Inutile de dire dans quel état Jean et Rolande étaient. Il avait profité de la situation et fait descendre la culotte de Rolande sur ses cuisses et il explorait avec délice sa vallée d'amour dont il commençait de connaître les méandres. Elle avait le bon prétexte de ne pouvoir se défendre et ainsi accepter sans retenue les caresses de Jean. Pendant ce temps, la fille s'excitait et motivait son compagnon:

— Tu es une brute, tu me défonces, mais que c'est bon. Que c'est bon ! Ah ! Ca me fait du bien. Ah ! Ca vient. Fais attention ! Fais attention ! Ca y est ! Ca y est ! Ah, je joui ! Ah, je joui ! Oui ! Oui ! Toi aussi ! Mais ne mets pas ta graine dans mon ventre... Attention, pas d'en moi...

D'un mouvement brusque le gars s'était soulevé, en poussant d'étranges grognements. En échos, la fille avait dit :

- Ah ! Je sens ta crème qui coule sur mon ventre, elle est chaude, elle est délicieuse. Que c'est bon avec toi...

On pouvait supposer à ses paroles que le gars ne l'avait pas eu vierge, mais ne semblait pas en être contrarié. Il était maintenant relevé sur les genoux et la fille se frottait le ventre et même plus bas avec ce qu'elle avait appelé "la crème". Ensuite tout s'était passé très vite, le gars avait remonté son pantalon et mis sa veste, la fille sa robe et ils étaient repartis en louvoyant serrés tendrement l'un contre l'autre.

Jean et Rolande, n'avait fait aucun commentaire sur ce qu'ils venaient de voir et d'entendre, mais dès la départ des amoureux, il avait activé sa caresse et elle avait joui de la plus belle façon. Pour elle, jouir c'était naturel, comme boire ou faire pipi. Sauf, que c'était comme s'il lui avait fait découvrir un trésor, et que le lieu de sa cachette était un secret entre eux.

Jean ne voulait ou ne pouvait pas être sage lorsqu'il était seul avec Rolande. Il était obsédé par la douceur de sa peau et son odeur piquante de rousse. Il était fier aussi d'être son initiateur et de lui faire découvrir progressivement les multiples sensations que son corps lui avait caché et inconnu d'elle jusqu'à ce jour. Il désirait aussi, la pousser un peu plus loin, mais pas trop sur le chemin du plaisir. La route était facile avec elle à qui tout semblait naturel. Elle jouissait vite avec très peu de retenu et partant de ce simple fait, toutes les situations semblaient être une invite à lui prodiguer des caresses. Rolande était appuyée contre l'arbre, elle avait gardé son attitude d'offrande, les jambes légèrement écartées et les genoux fléchis. Sa culotte était encore à mi—jambes et ne pouvait que gêner Jean dans sa progression, aussi il la lui avait quitté et mise dans sa poche. Puis, sans attendre dans ce même mouvement, il avait défait sa ceinture, laissé glisser son pantalon sur ses chevilles et délivré de son slip sa verge noueuse et raide comme un sarment de vigne. Rolande avait de suite eu la pensée à son contact, que suivant l'exemple des amoureux de tout à l'heure, il allait la pénétrer dans l'instant avec sa verge comme il l'avait fait la veille avec son doigt. Elle avait eu un moment



d'effroi et dit :

- Non ! Ne fais pas ça. Je t'en prie.

- Ne crains rien, je vais seulement te caresser avec ma chose. C'est ce qu'il a fait et ils ont joui ensemble...

Retour dans la grotte.

Ils étaient revenus dans la grotte...

Jean et Rolande étaient restés un moment assis sur le tapis d'herbes et de fougères pour se remettre de leur marche, puis il l'avait prise dans ses bras et faite allonger doucement tout en l'embrassant délicatement. Elle savait que la fête allait commencer. Il avait comme à son habitude caressé sa poitrine et ouvert son corsage, puis passé sa main dans son dos pour dégrafer son soutien-gorge et avait avec délice posé ses lèvres et sa langue sur sa peau qu'il avait jusqu'à présent été le seul à butiner. Elle vivait ce moment au présent, comme un voyage au paradis. La main de Jean, suivait le processus habituel avait glissée sous la jupe et caressée la chair des cuisses, à l'endroit le plus doux. Il avait ensuite posé sa tête sur ses cuisses et insensiblement, il avait approché sa bouche de son sexe. Mais elle s'était un peu raidie en sentant son souffle. Il semblait rêveur et parlait alors qu'elle avait été habituée à ses silences pendant leur moment d'intimité. Elle avait pensé que c'était le moment de le questionner sur le sujet pour lequel, elle n'avait pas une réponse précise.

- Comment fait-on pour avoir des enfants ?

La réponse de Jean avait été toute simple :

- Les hommes fabriquent des graines dans de la crème et ils la glissent par l'extrémité de leur zézette dans le nid que les femmes ont dans leur ventre et neuf mois après, les mamans mettent au monde un enfant. Il avait ajouté : D'ailleurs cette crème est bonne pour la peau et la santé des femmes. C'est facile, il suffit de l'avalier comme une potion. Il ne faut pas la regarder, ça porte malheur (et vlan...).

En confiance, elle avait légèrement écarté les cuisses et il n'avait qu'à se pencher pour poser ses lèvres sur celles de la vulve, subitement toutes gonflées du désir, qui ne se refusait pas. Il avait rapidement écarté les petites lèvres et saisi le clitoris et avait tiré dessus comme un oiseau tire sur un vers de terre qui a fait la fatale erreur de pointer son nez un soir d'orage. Il l'avait léché à grands coup de langue et sucé comme il lui suçait le bout des seins.

Comme d'habitude, avec un naturel désarment, elle avait joui sans retenu, non seulement une fois, mais trois fois de suite, après de courtes périodes de repos. La tension de Jean était à son maximum, il s'était mis sur le dos, complètement ivre de la chair, des senteurs et des réactions de Rolande. Fermant les yeux, il avait comme dans un rêve, pensant revenir sur terre en entendant.

— Comment, il faut faire pour goûter ta liqueur ?

- Tu prends ma zézette dans ta bouche et tu fais comme avec un sucre d'orge.

Comme elle n'avait pas semblé comprendre sur le moment, alors il lui avait pris la main et l'avait posé dans l'ouverture de sa braguette, débloquée l'instant d'avant. Elle connaissait déjà le sexe de l'homme, pour l'avoir touché l'autre soir en regardant les étoiles filantes et n'avait pas semblé surprise à son contact. Elle l'avait sorti, curieuse de l'examiner et senti son ventre se serrer rien que de regarder le "longuet" de chair. Sur le dessus un curieux dessin, non une marque rouge en forme d'étoile. Timidement, elle avait passé un doigt dessus, mais impatient maintenant, Jean avait dit :

— Vas-y ! Prend là dans ta bouche. Commence par sucer le bout, lorsque tu sentiras qu'elle se gonfle, tu l'enfonceras dans ta gorge, bien profond, pour que la crème glisse directement comme une ostie sans toucher tes dents.

Elle avait sucé le sucre d'orge avec délice un petit moment en fermant les yeux. Puis, avait senti le membre gonfler et l'instant d'après une goutte de liqueur d'homme avait percuté sa gorge, immédiatement suivie d'une seconde, puis d'une troisième... Elles les avaient laissé glisser dans sa gorge en même temps qu'un parfum inconnu d'elle jusqu'à ce jour l'envahissait. Lorsque la chose qui avait pris vie un instant était redevenue sage, il avait repoussé sa tête, l'avait attiré contre sa poitrine et pris sa bouche dans la sienne, mélangeant leurs salives, mais aussi leur goût, saveurs et odeurs de leur sexe.

Ce que femme veux, pas d'homme y résiste.

...mélangeant leurs salives, mais aussi leur goût, saveurs et odeurs de leur sexe. Cette synthèse des effluves d'homme et de femme était terriblement aphrodisiaque et Rolande insatiable avait réagi la première, un disant :

~ Je voudrais que tu me fasses, comme le gars faisait à la fille hier.

- Avec toi, ce n'est pas possible.

Pour Rolande l'idée de ne pas être normale l'avait affleuré et l'angoisse dans la voix, elle avait dit:

- Pourquoi ?

- Mais, parce que tu es vierge.

- Qu'est-ce que ça vaut dire.

- Ca veut dire que l'entrée de ton sexe est fermée par une capsule de garantie. Par ton pucelage...

~ Ah, c'est ça. Moi, je croyais que "vierge" ça voulait dite : une fille qui n'a jamais fait d'enfant.

- Non ! C'est une fille, qui n'a jamais été pénétrée par la zézette d'un homme.

- C'est tout ?

- Ben, oui ! Remarque ce n'est pas écrit sur la figure. Les filles qui baissent les yeux et vont régulièrement à la messe ne sont pas toujours vierges, alors que le curé leur donne la communion. C'est un secret qui ne regarde que chacun.

- Moi ! Je m'en fiche d'être ou de ne pas être vierge. Je voudrais que tu me fasses comme ce que nous avons vu hier.

- Tu veux vraiment ?

- Oh, oui ! Je sais qu'avec toi ça sera bien, j'ai envie de la sentir dans mon ventre.

- \_Ca va peut-être te faire mal la première fois.

— Que la première fois soit aujourd'hui où dans un an qu'est que ça changera, si ça doit me faire mal... La fille, ça n'avait pas l'air de lui faire mal. C'était plutôt le contraire de la façon dont elle « couinait ».

- Tu oublies le risque de faire un enfant ?

~ J'ai bien vu le gars d'hier, il a fait le coup, mais n'a pas mis sa graine et puis je dois être trop jeune pour faire un petit.

— Ca ! Ce n'est pas sûr ! Mais, ce qui est sur, si je ne mets « pas de graine, pas de petit »...

Elle n'avait pas répondu, poussée par un besoin irrésistible, elle avait repoussé vers le bas du pantalon de Jean pour bien libérer son sexe. Ensuite, elle l'avait enjambé, la fente largement ouverte par sa position. Elle était en surplomb sur lui et avait saisie sa verge avec une surprenante autorité en disant :

~ Laisse moi faire...

Elle avait parfaitement présent en mémoire le souvenir des caresses que Jean lui avait prodigué la veille, aussi renversant les rôles, elle avait pris sa verge et avait frotté délicatement sa fente au tâtonnant pour trouver l'entrée de son ventre. Jean était comme certains mâles décrit par des savants, envoûté, paralysé, sans force et sans défense devant une femelle humaine décidée, s'exprimant totalement par son corps vorace dont il lui avait fait découvrir de jour en jour les secrets•

Vue par tous comme une gamine pas très finaude et jouant encore à la poupée. Personne n'aurait pu penser qu'elle avait en elle un immense potentiel énergétique qui avait trouvé à se libérer au contact de Jean. C'était comme lorsque la nature explose au printemps. Sans état d'âme, Rolande l'enveloppait, comme une araignée dans la toile de ses bras et jambes. Il était sans résistance, drogué par son odeur et le contact de sa peau. Un besoin de pénétrer dans son corps, de se fondre en elle, d'y être aspiré comme dans des sables mouvants, envahissait son sang. Il sentait venir sa fin, cette fin mystérieuse qui n'est qu'un recommencement depuis des millénaires.

« Pas de graine, pas de petit ». Elle n'avait pas supprimé de sa mémoire cette phrase, poussée par un besoin irrésistible, elle avait repoussé vers le bas le pantalon de Jean pour bien libérer son sexe. Ensuite, elle l'avait enjambé, la fente largement ouverte par sa position. Elle était en surplomb sur lui et avait saisie sa verge avec une surprenante autorité en disant :

~ Laisse moi faire...

Rolande ne philosophait pas, vivant seulement le présent au présent. Elle avait en douceur logé la bout de la verge, dur comme du bois jeune à l'entrée de son ventre, puis elle avait d'une poussée essayé de la faire entrer, mais en même temps qu'une résistance elle avait senti une petite douleur, qui lui avait confirmé les dires de Jean, en ce qui concernait son pucelage. Une phrase entendue par hasard lui était revenu, le forgeron avait dit à son apprenti, d'un air inspirait « N'oublie pas, que ce n'est pas l'enclume qui va au marteau, mais le marteau qui frappe sur l'enclume ». A l'évidence, elle ne pouvait se dépuceler elle-même, ça ne se fait pas...

C'était à Jean de faire le geste immémorial. Elle pensait : « il faut qu'il le fasse vite, sinon elle allait jouir avant et elle voulait sentir le mal, avant le bien ». D'un mouvement rond et continu, elle avait basculé sur la côté entraînant Jean sur son ventre à elle. Ils s'étaient retrouvés, elle sur le dos et Jean entre ses cuisses largement ouvertes et le serrant dans ses bras et jambes comme elle l'avait vu faire

à la fille, les talons sur les mollets. Elle avait réussi à ne pas déplacer la verge qui était toujours en place dans la vallée d'amour et à l'entrée de la grotte inviolée.

— Pousse, Jean pousse ! J'ai envie ! Pousse, pousse, je t'en prie...!

Personne n'aurait pu résister à une pareille demande. Jean avait poussé, mais, il s'était arrêté, sentant une résistance en même temps que les yeux de Rolande c'étaient mouillées de souffrance.

- Ca fait mal ?

- Non ! Fais comme le gars d'hier. J'ai envie, j'ai envie de toi. Fais ! Fais vite !

Dans un ultime sursaut de défense, Jean avait dit :

- Il ne faut pas ! Pas ça ! C'est trop grave.

Une parole cinglante était venue sur les lèvres de Rolande :

- T'es un homme ? Fait le voir de suite...

C'était l'affront ultime, affront qui ne pouvait qu'être lavé dans l'expression du geste, sinon Jean de sa vie ne pourrait jamais l'effacer de sa mémoire. Aussi, comme avait du le faire ses ancêtres des cavernes pour marquer et affirmer sa possession aux autres mâles de la tribu. Il avait poussé une sorte de grognement d'ours en maître, en même temps qu'il entraînait en elle d'une poussée continue. Elle avait répondu par le cri de sa douleur, suivi immédiatement d'un autre de victoire. Victoire, car elle avait désiré sentir en elle ce membre viril et il était maintenant profondément enfoncé dans son ventre.

Dès qu'il avait été en elle, Jean avait compris qu'il venait de faire l'irréparable et que ce qui n'avait été qu'un jeu jusqu'à présent était devenu autre chose... Mais qu'importait maintenant. L'idée qu'il l'avait peut-être blessé dans sa furia lui était venue :

- Je t'ai fait mal ?

Elle n'avait pas répondu sur le moment et s'était contenté de le serrer contre elle. Elle avait désiré sentir son membre dans son ventre, elle l'avait maintenant, qu'aurait-elle demandé de plus pour le moment. Peu importait son pucelage, qui n'était qu'un obstacle qu'il fallait éliminer un jour ou l'autre. La douleur s'était déjà du passé, déjà oublié, dix fois moins forte que le dentiste lui avait arraché une dent. Il avait été de suite à l'aise en l'entendant:

~ C'est rien ! Bouge ! Fait que je sente vivre ta chose dans mon ventre. Vas-y... Fait sonner tes grelots...

Comme piqué aux fesses par une guêpe, Jean s'était raidi et déchainé, il avait pioché dans le ventre de Rolande comme un forcené. Pour elle, le plaisir c'était simple et naturel. Elle avait immédiat pris son rythme, comme si elle avait sauté dans un train en marche et en quelques secondes elle avait joui, tendue comme un arc, les yeux révoltés, ses mains écartant ses seins, ventre ouvert et offert à Jean qui dans un effort de volonté fantastique, avait réussi à sortir du puits de bonheur et s'était écrasé sur son ventre, en répandant sa semence entre leur deux corps. Ils sont restés longtemps immobiles, comme paralysés, puis elle avait bougé et d'une main elle avait caressé les cheveux de l'homme qui venait de la faire femme, au disant :

- Merci de m'avoir fait connaître ça... Oui ! Ça... Dans leurs livres les auteurs en parlent comme d'une tentation, d'une malice du diable, mais moi je sais que c'est Dieu qui était avec nous pour nous emporter et nous montrer le paradis. Merci... mon Jean... C'est inexprimable, c'est notre secret, c'est le notre... Il est à nous, à nous seul. J'aime ce que tu me fais et tu me donnes tellement de plaisir. Mais, j'ai un manque et aussi je souffre pour toi lorsque que tu dois sortir de mon ventre et répandre ta crème dessus, au lieu de la mettre dans mon ventre pour donner la vie.

On n'arrive pas à croire que c'est si facile à donner la vie à un descendant. (Essayer si vous êtes un homme ou une femme).

C'est la fin des vacances

Je suis fatigué d'écrire sur cette histoire qui n'a pas de fin... J'en ai écrit une sorte de fin dans (EL PROCU). Il s'agit d'une plaidoirie. J'ai 82 ans et je sors d'une AVC ou j'ai perdu beaucoup de mémoire, je ne vois pas les fautes et je manque de vocabulaire et bien tant pis.

Auteur Robert FAURD (Philosophe)- « Jean et Rolande » Roman érotique « EL PROCU ».  
Pages35-Mots11999-01.03.2014.

Suite ci dessous : Un pense-bête.

«

. =

Un pense-bête pour les intelligents  
Auteur Robert FAURD  
Lisez en ligne Inter

Actuellement sur la terre sept milliards d'individus vivent.

Ils sont tous des hommes-modernes. Dans la moindre contrée ils sont de races apparemment différentes en fonction du climat et de leur lieu de naissance et ceci avant les grands voyages-500ans.

Certains savants disent que l'homme de « Neandertal », qui habitait la terre a disparu il y a 28000ans, tué au dire de certains par l'homo-modern... (Il avait fini son passage sur terre et ne pouvait pas aller plus loin, limité sur un plan expérimental). (Plus de fécondité...)

Ensuite pendant 21000ans l'homme sur la terre a disparu. On ne trouve pas de squelette de l'homo-modern. Il n'y en avait pas.

Pendant 21000ans, on a réfléchi à lancer une nouvelle expérience avec «l'homo-modern ». Il faut du temps au temps pour réaliser un nouveau modèle...(Comment calculer le temps ?).

Enfin, à partir d'environ 7000ans(Notre premier parent s'est OTZI qui avait 5300ans)la souche « original » de l'homo-modern est apparue subitement sur terre et transmise par nos premiers parents à leurs enfants, qu'ils ont chargés de la même mission. (7 milliards d'homo-moderns qui vivent maintenant sur terre, c'est pas mal en 7000ans.

Avec des œufs fécondés, je peux aller (créer) une vie nouvelle sur une île vierge. Je ne serai pas un créateur,mais un transporteur ou un éleveur. CQFD

-----

Moi, Robert FAURD, un vieux philosophe, je suis l'auteur de cet article. Je suis le représentant sur terre de Louis PASTEUR qui est passé pour un illuminé, qui était vu comme un fou par les savants de son époque, qui ne reproduisaient que les dires de certains parmi eux, qui avaient affirmé et écrit des sottises sans preuves, alors que Louis PASTEUR a prouvé et justifié ses dires...

(Positivement : Je peux créer de l'eau stérile qui n'existe pas naturellement sur la terre).

(Négativement : Je ne peux pas créer, car c'est impossible de créer un être vivant sur notre terre).

-----  
Où peut-on créer la vie ? Nous avons dans notre terre quelques siècles pour trouver sa solution.  
Certains... ont beaucoup d'avance sur nos savants.  
Robert FAURD – 82ans - le 1er mars 2014.